



E. Wacker

L47
4676

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL HEBDOMADAIRE DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

**Les dix-huit premières années sont en vente (1860-1877). Les années 1870 et 1871
ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement dix-sept volumes
qui contiennent plus de 9000 gravures**

ET COMPRENNENT

Les voyages de M. GUILLAUME LEJEAN dans l'Afrique orientale, au Pandjab, au Cachemire et en Bulgarie, de M. SIMONIN en Californie, aux îles Chinchas et à travers le Far-West américain, de M. PAUL MARCOY à travers l'Amérique du Sud et dans les vallées de Quinquinas, dans l'Entre-Sierra et les régions du Pajonal, de M. VICTOR DURUY en Allemagne, de M. MARC MONNIER en Italie, de MM. GUSTAVE DORÉ et DAVILLIER en Espagne, du capitaine BURTON chez les Mormons, de M. RENAN en Syrie, de M. MOUHOT dans les royaumes de Siam, du Cambodge et de Laos, du capitaine SPEKE aux sources du Nil, de M. FERDINAND DE HOCHSTETTER à la Nouvelle-Zélande, de M. CHARLES MARTINS au Spitzberg, de M. ARMINIUS VAMBÉRY dans l'Asie centrale, de LIVINGSTONE sur les rives du Zambèse et dans l'Afrique centrale, de M. AIMÉ HUMBERT au Japon, de MM. SCHLAGINTWEIT, dans la haute Asie, du vicomte MILTON de l'Atlantique au Pacifique, de M. MAGE dans le Soudan oriental, du docteur J.-J. HAYES à la mer libre du Pôle au Groënland, de M. VERESCHAGUINE dans le Caucase, à Samarkand et chez les Kirjis, de M. FRANCIS WEY à Rome, dans la Toscane et l'Ombrie, de M. J. GARNIER à la Nouvelle-Calédonie, de M. DE NOUGARET en Islande, de M. et madame AGASSIZ au Brésil, de M. A. GRANDIDIER et de M. ROUSSELET dans l'Inde, de MM. F. et E. WHYMPER au territoire d'Alaska et dans les Alpes, de M. HEPWORTH DIXON en Russie et dans les États-Unis, de M. FLEURIOT DE LANGLE sur les côtes d'Afrique, de M. FRANCIS GARNIER en Indo-Chine, de M. WALLACE dans l'archipel de Malaisie, de STANLEY à la recherche de LIVINGSTONE, de M. DE VARIGNY aux îles Sandwich, du docteur SCHWEINFURTH au cœur de l'Afrique, de M. DE COSTER dans la Zélande, de M. HAYDEN dans le territoire du Montana et aux grands Geysers d'Amérique, de M. KELLER LEUZINGER sur l'Amazone et le Madeira, de M. SAMUEL WHITE BAKER dans l'Afrique centrale, de M. CH. YRIARTE dans l'Istrie, la Dalmatie, l'Herzégovine, le Monténégro et sur les bords de l'Adriatique, de M. PAÏLHÈS dans l'archipel des Marquises et à Taïti, de M. BRESSON dans les déserts d'Atacama et Caracolès, de M. J. THOMSON en Chine, des marins du POLARIS dans les mers du Pôle, du colonel WARBURTON en Australie, de M. CHOUTZÉ en Chine, de M. H. BELLE en Grèce, de M. KIRCHHOFF dans la vallée du Yosemite, du TEGETTHOFF au pôle Nord, du lieutenant CAMERON à travers l'Afrique, de madame LYDIE PASCHKOFF à Palmyre, de l'expédition polaire suédoise sous la direction du professeur NORDENSKIÖLD, de M. ÉD. ANDRÉ dans l'Amérique équinoxiale, du lieutenant-colonel PRJÉWALSKI en Mongolie et au pays des Tangoutes, de M. CHARNAY à travers les Pampas et Cordillères, la conquête du Delta du Tong-King, etc., etc.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro : 50 centimes. — Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul. Prix de chaque année brochée en un ou deux volumes, 25 francs. Prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements : un an, 26 fr. ; six mois, 14 fr. — Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : un an, 28 fr. ; six mois, 15 fr. — Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} de chaque mois.

La reliure en percaline se paye en sus : en 1 volume, 3 fr. ; en 2 volumes, 4 fr. — La demi-reliure chagrin, avec tranches dorées : en un volume, 6 fr. ; en 2 volumes, 10 fr. — La demi-reliure chagrin avec tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 fr. ; en deux volumes, 12 fr.

Table décennale du *Tour du Monde* (1860-1869). Brochure in-4, 1 fr.

peut troubler; le souffle qui passe à travers ces mystérieux fourrés imprime un mouvement d'ondulation à la masse entière; mais si l'on examine celle-ci en détail, rien n'y semble bouger: pas un rameau qu'on voie se tordre, pas une feuille qu'on voie s'agiter; l'oscillation de l'ensemble ne



ORAGE DANS LA MONTAGNE.

se traduit guère que par l'espèce de murmure plaintif que dégage le frémissement cadencé de tous ces hauts fûts noirâtres qu'on dirait n'avoir qu'une voix et qu'une âme.

L'épicéa s'accommode aussi de l'état isolé; c'est lui qui, dans des conditions de végétation favorable, constitue ces géants solitaires de la montagne, ces *Wettertannen* (*Gogants*, dans la Suisse française), branchus de la base au sommet, et treillisés de lichens innombrables dont les longues barbes grises se rejoignent d'un rameau à l'autre. Ils servent, l'été, d'abri aux troupeaux, et, l'hiver, les chamois viennent dormir sous leur ombre. Il en est dont le pied ne reçoit jamais une goutte d'eau. Quelle épopée

L. Wacker

est la vie d'un de ces Titans ! A voir les robustes membrures et les reins noueux du fier conifère, on ne se figure que difficilement qu'il ait pu commencer par être petit. Ce « vieux de la montagne » a dans l'attitude quelque chose de semi-fantastique. Est-ce un Cimbre ou un Teuton des vieilles guerres qui, posé là en sentinelle, puis oublié dans sa froide faction, a fini par prendre racine dans le roc alpestre ? Combien d'orages et de tourmentes de neige a-t-il essayés ! Que de gémissements a rendus son branchage ! Combien de coups de foudre ont frappé sa tête ou ses bras ! A chaque printemps les avalanches ont roulé à ses pieds, emportant une partie de la montagne au fond de la vallée. Tous ses compagnons, successivement, sont tombés ; lui seul est resté debout depuis six cents ans, enfonçant de plus en plus profondément l'ancre torse de ses racines et épaississant sa noire chevelure. Les puissances destructives de la nature, de bonne heure conjurées contre lui, continuent à le battre en brèche, mais sans grand

espoir d'en avoir raison ; le feu du ciel lui-même ne saurait le calciner à point, et toutes les balafres qu'il lui a imprimées demeurent au corps du vétéran comme autant de chevrons glorieux.



APRÈS L'ORAGE.

Si l'invincible conifère a appris à se rire de la tempête, ce n'est pourtant pas qu'il aime la tempête. Le renouveau, pour lui aussi, est le doux moment. De jeunes pousses, vertes et tendres, lui jaillissent alors de toutes parts, et dans ses hautes branches des fleurs brillent comme grains de corail. Le coq de bruyère le salue de son cri printanier, auquel répond la voix du choucas, et aussi, des antres de rochers voisins, le croassement hideux du corbeau. Le pic grimpe le long de son tronc qu'il martèle, et sur ses rameaux sautille l'écureuil. Puis viennent les moites haleines de juin, qui achèvent de vivifier ses aiguilles dorées par le soleil, et c'est alors que de tout son être s'échappent des senteurs aromatiques qui, après avoir fait

frissonner d'aise les longues barbes de ses lichens, descendent là-bas jusqu'à la vallée. Qu'il est beau, qu'il est heureux, en cette courte saison estivale, le *Wettertanne* des hautes cimes, et de quel air il regarde le monde gisant à ses pieds ! Jusques à quand cela durera-t-il ? Jusques à ce que la larve du scarabée, qui tout doucement dissèque son écorce, et lui grave au tronc d'étranges hiéroglyphes, ait achevé son menu travail, et que le géant meure de sa belle mort (1).

Au contraire du jeune sapin, qui pousse assez lentement et n'obtient qu'au bout de dix ou quinze ans un verticille complet de cinq ou six branches, l'épicéa est d'une croissance très-rapide ; ce n'est que lorsque l'exposition en est par trop mauvaise qu'il buissonne et qu'il reste nain. Son bois, encore plus léger et plus blanc que celui du sapin, est le bois d'œuvre par excellence : c'est lui qui fournit ces petits bardeaux ou *tavillons*, de 3 millimètres d'épaisseur, dont sont revêtus les chalets suisses ; c'est lui qui donne au montagnard de quoi fabriquer meubles, outils, clôtures de pré, conduites de fontaine. Son écorce est en outre employée au tannage, et aujourd'hui même, avec son bois, aussi bien qu'avec celui du tremble, on fabrique de la pâte à papier. Nul arbre ne peut le remplacer. Les autres conifères n'ont

(1) Certains de ces sapins des hautes Alpes, privés de branches du côté nord, et n'en portant que sur le flanc sud, sont très-commodes pour s'orienter et servent de boussole pour déterminer les quatre points cardinaux (Scheuchzer, *Itinera Alpina*).

pas le feuillage aussi dense, l'ombrage aussi touffu, ni au pied une toison de mousse aussi épaisse. L'épicéa broie les calcaires, émiette les schistes et transforme peu à peu en humus le sol minéral : sans lui, on peut le dire, la plupart des vallées suisses resteraient inhabitables.

Ce résineux vit volontiers avec le hêtre, et je ne sais rien de plus beau comme coloris que les futaies alpestres où se marient ces deux essences si diverses : l'une grave et immuable dans son éternelle verdure sombre ; l'autre, malgré ses formes athlétiques et noueuses, passant peu à peu par toutes les nuances douces et coquettes, depuis le vert tendre printanier jusqu'à l'or clair et au roux automnal. Le sapin argenté, avec ses aiguilles striées de filets blanchâtres, et le pin sylvestre ou de Genève, aux aiguilles d'un vert glauque et engainées, accompagnent de bon cœur l'épicéa jusqu'à l'altitude de 2,000 mètres. Le mélange de ces arbres ne nuit pas aux espèces plus petites ; à leur pied, du détrit



AROLE.

et de leurs lichens barbus, se forme, je l'ai dit, un épais tapis où s'emmagent les eaux pluviales. Dans certaines clairières, qui conservent jusqu'au milieu du jour une rosée abondante, la fougère élève ses longues palmes, la campanule pousse à près de deux mètres ses tiges surchargées de toute une sonnerie de clochettes d'azur, des tas pressés de tussilages déploient leurs grands parasols, et à côté des hampes énormes de ronces qui buissonnent et s'entrelacent, le cytise laisse pendre en grappes ses fleurs dorées, l'églantine à la tige menue, au bois lisse et rosé, développe ses bouquets mignons, qu'un même jour voit naître et mourir.

Le mélèze a aussi son rôle, considérable, dans la flore alpestre. Comme aspect, avec sa parure d'aiguilles tendres, éparses sur les pousses qui s'allongent, serrées en bouquet sur celles qui ne s'allongent pas, c'est le plus gai des conifères. Perdant ses feuilles chaque hiver, il ne court jamais le risque de se rompre sous le poids des neiges, comme c'est quelquefois le cas des autres résineux. Son bois, incorruptible pour ainsi dire, et qui se durcit avec le temps, sert également en Suisse à beaucoup d'usages ; on en fait des échelas, des tuyaux de conduite, et, on l'a vu, des parois de chalets. De ses détrit

Quant à l'arole ou pin-cembre, — l'*arve* des Allemands, — c'est aussi un arbre magnifique, de 15 à 25 mètres de hauteur. Il s'acclimate très-difficilement dans la plaine. Ses branches, qui se



GRUPE D'AROLE.

détachent horizontalement d'un tronc rugueux et grisâtre, n'ont de feuillage qu'à leur extrémité, et ce feuillage est composé d'aiguilles longues de deux ou trois pouces (0^m,05 à 0^m,08), qui se redressent comme des candélabres. Sa couleur, d'abord blanche, ne tarde point à passer au rougeâtre. Le bois de cet arbre, presque imputrescible, lui aussi, et brunissant fort peu à l'air, est excellent pour faire des futailles

et des wagons ; il a une très-grande finesse de fibre et dégage une odeur balsamique. L'arole prospère particulièrement au-dessus de Loèche, de Zermatt, et entre Lauterbrunnen et Grindelwald. Ses clairières sont le refuge préféré de l'écureuil et du gros-bec tacheté, ou casse-noix, qui picore son cône revêtu de larges écailles, afin d'en grignoter l'amande.

Avec l'arole, nous voici parvenus à la zone alpine ou supérieure ; là les forêts ont naturellement un tout autre aspect que dans la zone montagneuse. A partir de 1,600 ou de 1,800 mètres, les massifs commencent à s'éclaircir : adieu ces vastes nappes arborescentes qu'on admire plus bas ; adieu ces fourrés, encore grouillants de vie, où le chasseur vient tirer l'écureuil, tendre le lacet aux grives et aux merles, où la vache écrase quotidiennement de son sabot la jeune pousse que la chèvre, pour surcroît d'infortune, achèvera tout à l'heure de ronger ; où l'on vient, en sifflant, ramasser la mousse et la fougère, couper les buissons d'épine noire et déterrer les souches de cormiers. Dans les solitudes où nous pénétrons, le spéculateur n'a plus ses grandes et petites entrées, et quant au pauvre chercheur de branches sèches, il n'y trouverait guère fagots à sa guise.

Au fur et à mesure que nous avons monté, nous avons vu les hêtres se rapetisser, devenir plus rares, puis disparaître tout à fait pour laisser le sapin régner sans rival. C'est que, la croissance verticale étant de plus en plus nécessaire sur ces pentes abruptes et sourcilleuses où la place manque pour les poussées de branches latérales, le conifère au fût élancé est devenu, par loi de sélection, l'habilleur unique des hautes cimes. A présent, autre phénomène : le conifère lui-même doit renoncer à serrer les rangs ; voici que la futaie se décompose en bouquets isolés qu'interrompent pittoresquement les couloirs d'avalanches, les lits de torrents sauvages, les talus d'éboulement. Sous ces couverts sombres se dressent d'énormes blocs calcaires ou dolomitiques, de gigantesques cubes de granit treillisés de longues mousses et de buissons. Avec le bouleau et le sorbier ont disparu définitivement les essences feuillues ; par places, de robustes épicéas, de la famille de ces *Wettertannen* ci-dessus décrits, et des mélèzes de belle taille se mêlent encore aux aroles, comme pour attester qu'il fut un temps où le niveau de la forêt suisse était plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui ; puis, toutes les espèces arborescentes ne tardent pas à se rabougrir ; ce n'est bientôt plus qu'un buissonnement de tiges grêles, mal venues, se soutenant mal, où dominant l'aune vert misérablement contourné, et surtout le *pin mugho* ou rampant, dégénérescence quasi crétine du pin sylvestre. Le pauvre s'accroche comme il peut dans les interstices de rocher ; il se tord, il se couche, il se fait humble autant qu'il le faut, pour obtenir permis de séjour à la lisière des neiges éternelles ; sa tige naine, de deux ou trois mètres de hauteur, continue de tracer comme un ourlet sombre au sommet des fiers précipices ; mais c'est le dernier effort d'escalade de la flore appelée frutescente :



FLEURS ALPESTRES.

quelques pas encore, et nous voici dans l'empire exclusif des broussailles et des plantes alpines.

Les plantes alpines, si intéressantes par leurs couleurs et leurs variétés, se montrent, suivant les lieux, à des hauteurs différentes. Près de Bex, au pied de la Dent de Morcles, on en rencontre des représentants sur les premières pentes. Leur extension de haut en bas dépend de mille accidents locaux, et la ligne d'arrêt ne saurait se tracer mathématiquement : ici, elles ont été véhiculées par les moraines voyageuses ; là, c'est un torrent qui en a transporté les graines ; telle espèce, *linaria* ou *epilobium*, que vous trouvez au fond d'une vallée, n'y est pour ainsi dire que de passage : les eaux l'y ont amenée, la première crue l'en fera partir. La vraie patrie de la flore alpine commence aux massifs de hêtres et de sapins ; plus haut, fougères, hépatiques et mousses garnissent le sol d'un feutre épais



DANS LE ROSAGE ALPESTRE.

et élastique ; aux arbrisseaux disparus succèdent des pâturages odorants, où, d'une seule poignée, comme je le fis un jour sur le Torrenthorn, on arrache dix variétés de fleurs admirables : oreilles d'ours, anémones aux nuances délicates, renoncules jaunes et blanches, gentianes aux pétales d'azur, silènes rosés, nigritilles aux odeurs de vanille, muguet en fraises, aconit, dryades élégantes et blanches. Les rochers mêmes, dans cette région, demeurent rarement lisses : la sombre airelle et l'azalée rouge s'y accrochent, l'arabette y cache sa tige menue comme une aiguille à tricoter et ses feuilles pas plus grosses que l'ongle du petit doigt ; chaque pierre fendillée loge dans ses excavations une multitude de plantes minuscules qui se développent là comme en pot. Sur les rochers tournés au midi croît le noble *Edelweiss* des Allemands, le pied-de-lion tant célébré par les poètes et que les clubs alpins ont pris pour emblème (1). Cette plante cotonnière, extraordinairement frileuse,

(1) *Gnaphalium leontopodium* ; on l'appelle parfois à tort *Immortelle des Alpes*.

aux capitules terminaux réunis en un corymbe dense, a pour involucre un triple duvet blanc chaudement ouaté ; bien étalée, elle forme la croix. Elle ne pousse qu'isolée, et se cache comme la violette. Les guides seuls et les pâtres connaissent les endroits qu'elle hante. J'en possède, pour ma part, une belle touffe cueillie sur la Gemmi, en compagnie d'une patte-du-diable et d'une fougère fine des Alpes. Le malheur est que cette plante délicate devient de plus en plus rare, et certains cantons, dans ces derniers temps, ont dû, pour en assurer la conservation, la couvrir de l'égide des lois, en défendant, sous peine d'amende, de la mettre en vente toute vivante ou à l'état frais.

Plus abondante, mais non moins belle, est l'*Alpenrose*, qui tapisse aussi les roches silvestres de ses buissons trapus aux rameaux emmêlés et tortueux. Ce rosage, plus connu sous son nom grec de Rhododendron, est la plante alpine par excellence ; ne l'envoyez point aux Suisses qui vivent à l'étranger, car, de même que le son de la trompe et la mélodie du ranz des vaches, elle leur donnerait le mal du pays. Avec ses touffes de boutons bruns, d'où émergent d'élégantes corolles cramoisies, la rose des Alpes est assurément une fleur charmante, pleine de poésie. Elle ne respire que l'air vivifiant des hautes forêts, et ne vit que l'espace d'un matin. Une ballade oberlandaise raconte comme il suit son origine :

« Au-dessus d'Oberhouse (1), à une grande pointe de rocher sont les plus belles primevères. Jadis, un garçon faisait la cour à une fillette ; mais celle-ci se moquait toujours, disant tantôt oui, tantôt non.

« Que ne laissait-il tranquille cette folle ! Ses pareilles ne font jamais de bonnes femmes. Si quelqu'un de vous a envie de se marier, qu'il se garde comme du feu de semblables pécores. Mais le gars voulait à toute force avoir Lisbeth, dût-il y laisser sa peau et ses os.

« Un dimanche soir, comme les vaches allaient partir, il conduit sa Lisbeth à l'auberge ; il lui offre du vin, du sucre, de la muscade, et lui dit tout bas : « Dis-moi donc une fois oui ; certainement personne ne t'aime plus que moi. »

« Elle ne fait pas semblant de vouloir l'entendre : « Ah ! tais-toi ; non, laisse-moi. » Puis elle pense : « Attends, j'ai ton affaire, » et lui répond enfin : « Je te dirai oui, si tu m'apportes devant ma fenêtre des primevères de la pointe du rocher. » — « Jean, prends garde, » dirent les gens ; mais il ne tint compte des avis.

« Un beau matin, quand brillaient encore les étoiles, le voilà parti sur le chemin par les communaux. Au-dessus d'Oberhouse, il monte le long du Gerbibach. Il est maintenant arrivé sous le rocher et commence à grimper. Regardez-le.

« Regardez comme sur ces parois lisses il a de peine et d'angoisse à monter. Il a déjà du sang aux deux mains, et cependant il est loin, bien loin du but. Allons toujours ! Que le Seigneur nous protège ! Ah ! je ne voudrais pas être Jean.

« Allons toujours ! Tu y es tout de suite. Prends garde à toi, Jean, et tiens-toi bien. Voyez ! Jamais je n'ai vu de rocher si raide. Bien ! il arrive... Ah ! Seigneur Dieu ! il glisse, et tombe... et tombe. Oh ! c'est affreux.

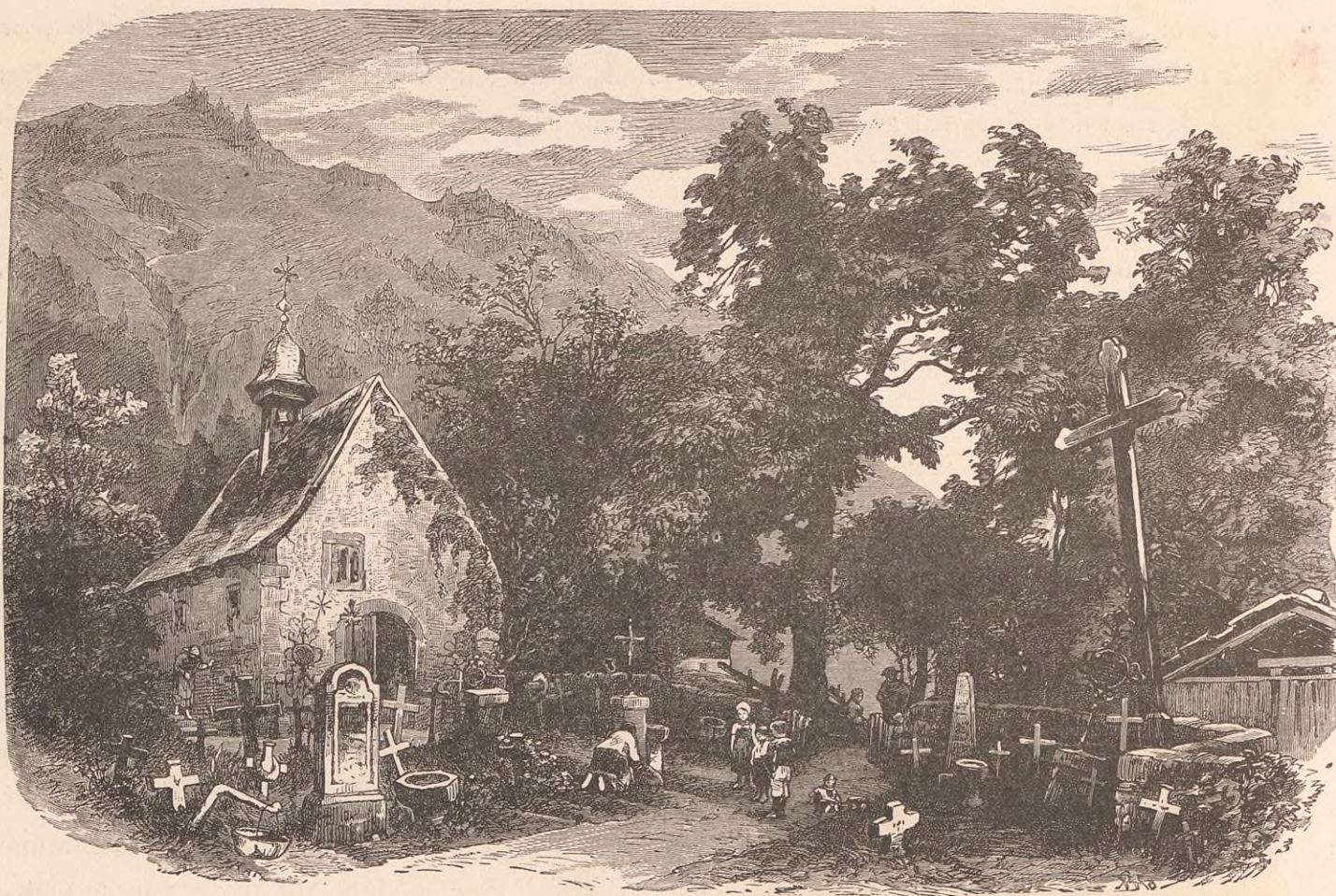
« Il est couché au-dessus d'Oberhouse, le corps brisé, au pied du rocher. Le sang lui coule par le nez et par la bouche. Regardez ; voilà ce que peut faire l'amour. Ça vous rend les gens si aveugles et si bêtes ! Dieu en préserve tous les pauvres mortels !

(1) Près de Sigriswyl (lac de Thoune).

« Écoutez. Environ deux heures après, Lisbeth revient à la maison, portant le lait du matin. Son chemin la conduit un peu au-dessous, près du rocher. Elle pousse un grand cri : « Seigneur Jésus !... Jean !... Dieu me pardonne ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Il est là... mort ! »

« Elle tombe sur ses genoux ; elle voudrait pleurer, et ne le peut pas. Elle sanglote, sanglote, et tremble. Elle s'en va peu à peu, et enfin la douleur lui fait rendre l'âme... Ils sont là couchés tous les deux morts, sur l'herbe humide, aux rayons du matin.

« On ne les retrouva que le soir, et on les reporta au village. Deux jours après, le dimanche, on les accompagna au cimetière à Sigriswyl. Le pasteur fit un sermon si beau, que jeunes et vieux se mirent à pleurer.



AU CIMETIÈRE.

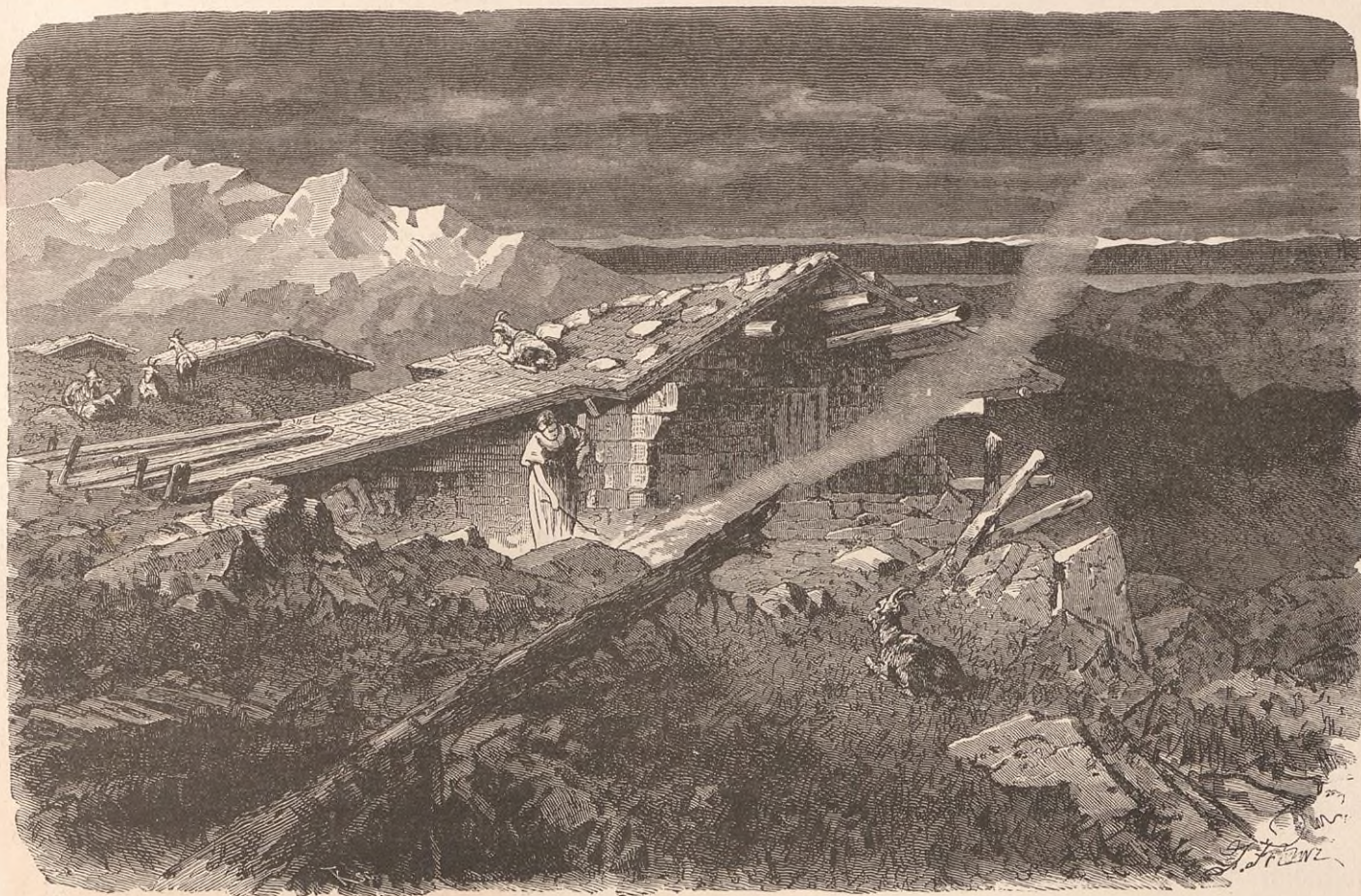
« Et sur le rocher où Jean était tombé, une fleur était née de son sang, la *rose des Alpes*, comme l'appellent les gens. Jeunes filles, faites-y attention : ces fleurs-là sont rouges comme du sang, et vont si bien dans leur feuillage sombre !

« Vous pouvez les trouver sur les montagnes ; elles croissent maintenant sur plus d'un rocher ; mais, en les cueillant, pensez toujours que vous ne voulez pas faire comme Lisbeth... Ne vous moquez pas d'un fidèle amour, et que Dieu surtout vous garde de l'orgueil ! »

Deux autres représentants excessivement rares de cette flore caractéristique, c'est d'abord une espèce de gentiane (*tenulla*), découverte par Albert de Haller dans la vallée de l'Avançon ; très-fine et très-modeste, elle croît sous le gazon ras, dans les lieux frais et humides ; c'est, en outre, une saxifrage

(*saxifraga cernua*), dont toutes les fleurs, paraît-il, avortent, à l'exception d'une seule, et qu'on n'a vue jusqu'ici que dans quelques grottes sauvages.

La durée de ces plantes alpines est rarement annuelle ; la plupart des espèces sont vivaces par leurs parties souterraines, ou faiblement arbustives ; leurs dimensions, dans les deux cas, sont très-réduites, et l'on peut dire que le *nanisme* est leur caractère dominant. Les montagnes calcaires ou calcaréo-schisteuses ont leurs espèces particulières ; les montagnes de granit en nourrissent d'autres qu'on chercherait vainement ailleurs. Il existe même une flore spéciale des éboulis : le pavot des Alpes, par exemple, certaines passerages, des graminées, une sorte de paturin, des fétuques, affectionnent par-dessus tout ces terrains écorchés, faits de bosselures irrégulières, où les blocs en place alternent avec



LE SOIR SUR LA MONTAGNE.

des mottes de gazon ; la dryade rosacée, aux souches ligneuses, s'applique avec amour sur les pierres qui hérissent ce sol, et y pousse ses rameaux tortueux jusqu'à ce qu'ils en aient fait le tour, et que la rocaille se trouve recouverte de tout un réseau de feuilles grisâtres et de minces corolles au calice relevé de petites glandes noires.

II

Nous voici à la région des glaciers : sur les roches, sur les éboulis, sur les moraines, quelques plantes phanérogames, une androsace, une saxifrage, une potentille, une renoncule, une valériane, luttent encore contre les frimas ; mais combien courte est leur existence, et combien de leurs devancières ont dû succomber aux siècles avant que ces frères végétaux apprissent à résister à neuf mois

L. F. H. W.

d'hiver ! La rapidité avec laquelle s'accomplit le cycle de la vie est du reste le trait saillant de cette flore. « Il faut voir, dit M. Rambert, comment certaines espèces poussent au bord des champs de neige. Le sol est libre depuis un jour à peine ; il est imbibé d'eau glacée, et déjà de toutes parts pointent des bourgeons blancs et gonflés de suc. De vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, on en mesure les progrès. Parmi les plus précoces se distinguent de charmantes auricules aux ombelles purpurines, nombreuses et variées surtout dans les chaînes orientales. Mais le prodige de cette floraison hâtive est la soldanelle. Il en existe deux espèces, avec des formes intermédiaires et douteuses, exactement comme pour le rhododendron. La plus grande, la soldanelle des Alpes, est commune à peu près partout en Suisse ; l'autre, la petite soldanelle, habite surtout les montagnes d'Uri, de Glaris, des Grisons ; je ne crois pas qu'elle ait beaucoup de stations plus occidentales que le Faulhorn. Toutes deux poussent quelques feuilles arrondies et fermes. Une fourmi guerrière pourrait se faire un bouclier de combat de celles de la petite soldanelle. De l'aisselle naît une tige qui porte des fleurs retombantes. La soldanelle des Alpes en a jusqu'à quatre ; elles sont d'un lilas tendre, de la grosseur d'une cupule de gland, mais beaucoup plus évasées, et frangées jusqu'à la moitié de leur profondeur. La petite soldanelle n'en a ordinairement qu'une, plus étroite, plus allongée, avec des franges plus courtes. La couleur en est d'une délicatesse infinie : c'est une teinte rose bleuâtre, avec des reflets changeants et métalliques, et à l'intérieur un réseau de veines sanguines.

« La petite soldanelle ne se replie pas, comme le fait la sensitive, au toucher d'un corps dur ; cependant ces franges, cette transparence de la corolle, cette couleur nuancée, chatoyante, et qui joue avec la lumière, semblent trahir le mystère d'une organisation nerveuse qui dépasse en finesse tout ce que l'imagination peut rêver. S'il y a des plantes somnambules, la petite soldanelle doit en être. La fermeté de ces feuilles nervées est celle d'une main légèrement crispée, et la fleur est si frêle qu'on dirait une âme suspendue entre la terre et le ciel, et toujours prête à s'envoler ; ce n'est qu'un souffle. Aussi combien de corolles jonchent le sol dans ce creux que vient de quitter la neige, et où elles se balançaient par centaines ! Elles n'ont pas eu le temps de se faner ; mais elles n'ont plus eu la force de se soutenir, et elles sont tombées dans la fraîcheur de leur beauté.

« Et cependant cet être fragile a soif de vivre. La soldanelle n'attend pas, comme le prudent rhododendron, que les beaux jours aient succédé aux beaux jours. Des alpes inférieures jusque sur les plus hautes cimes, elle suit la neige à la piste. Quand les frimas tardent à disparaître, l'impatience la prend, et si le sol réchauffé a quelque peu fondu le dessous du *névé*, de manière qu'il y ait un interstice par où se glisse le souffle du printemps, elle se hâte de pousser. Lorsque la croûte glacée est encore trop épaisse, l'imprudente fleurette périt dans l'obscurité de sa prison ; mais si elle peut la percer du sommet de sa tige pointue, ce qui arrive quelquefois à la soldanelle des Alpes, elle vient ouvrir au-dessus sa corolle tremblante, et triompher pendant quelques heures sur ce blanc tapis qui lui servira de linceul. »

Mais la végétation propre des hautes Alpes, ce sont les mousses. Elles poussent partout, dans le sec comme dans l'humide. On les trouve immergées dans les ruisseaux, fixées sur les pierres des digues et sur les roches qui plongent dans l'eau. Les cascades mêmes en recèlent. Le *limnobium* des marais se cramponne au rocher avec l'énergie du désespoir, et les *fontinales* agitent leurs formes échevelées dans l'onde bouillonnante. Dans les vallées basses et marécageuses, les mousses se

mèlent à une végétation caractéristique d'herbes étroites, aiguës et raides, dont je ne saurais donner ici la nomenclature, et à tout un peuple de grands nénuphars à fleur d'eau, qu'on voit, amarrés à leurs longues tiges, s'élever, s'abaisser au gré d'une invisible marée. Dans la montagne, où les marécages sont remplacés généralement par des tourbières, il faut dire adieu aux iris, aux nénuphars et à tous les grands juncs limoneux ; leur place est prise par des champs d'une espèce de mousse, appelée *sphaigne*, qui s'accumule en couche épaisse et cède lentement sous le pied, et par des myriades de linaigrettes, dont les hampes livrent au souffle du vent leur plumet soyeux de fils blancs. Quant à la forêt, elle y appartient tout entière à la végétation luxuriante des mousses. Ces cryptogames, non contents de confisquer le sol, tapissent de leur feutre protecteur le côté nord des troncs, et grimpent, concurremment avec les lichens, jusqu'aux rameaux flexibles du faite. La mort même ne défend point l'arbre de leurs atteintes : ils se collent aux fûts putréfiés, comme aux blocs de rochers gisants. Ce n'est d'abord qu'un filament ténu, une sorte de lacis délicat, à l'abri duquel se développent des embryons imperceptibles d'animaux et de végétaux ; puis, peu à peu, le réseau se forme, se complique, s'enchevêtre, et le corps qu'il embrasse se trouve cuirassé comme d'une cotte épaisse.

Les mousses, comme les lichens, aiment le voisinage des glaciers. « Pareils à ces hardis pionniers, dit M. Pfeffer (1), qui s'en vont porter dans le Far-West les premiers germes de la civilisation, les lichens et les mousses marchent à l'avant-garde de la flore et combattent dans l'intérêt du règne végétal. » Des filaments ténus, organes proembryonnaires, dont l'existence ne se trahit que par la légère coloration qu'en reçoit la roche, s'insinuent dans les plus petites fissures et rampent de tous côtés pour reconnaître le terrain. De leurs débris et de ceux de la roche se forme peu à peu une petite quantité d'humus. Une place se trouve ainsi préparée pour recevoir une autre plante, mousse ou lichen ; et, avec une sorte d'abnégation, cette place si vaillamment conquise est abandonnée à un successeur qui sera encore bien modeste. C'est de cette façon qu'a lieu dans le règne végétal la série des évolutions, les plantes inférieures cédant constamment la place à des individus plus parfaits et mieux armés pour la vie ; mais combien de siècles s'écouleront avant qu'une riche végétation s'étale sur un sol pourvu d'éléments qui la puissent nourrir et atteste par sa richesse même l'activité déployée par d'imperceptibles précurseurs !

Les forêts, je l'ai dit, attirent les pluies ; mais ce sont les mousses qui recueillent et dispensent l'humidité qui en résulte ; aussi forêts et mousses sont-elles étroitement liées dans l'économie de la nature. Les mousses comme les prairies absorbent avidement l'eau et lui permettent de pénétrer dans les couches du sol. Survient-il une sécheresse, elles livrent, pour l'alimentation des sources et l'entretien des plantes altérées, jusqu'à la dernière goutte de l'humidité qu'elles tiennent en réserve ; et, après s'être ainsi dépouillées, elles tombent dans une sorte de sommeil : leurs fraîches couleurs sont remplacées par des teintes jaunâtres et ternes, leurs feuilles se hérissent et se crispent convulsivement, ou bien se recouvrent les unes les autres de manière à former chaton et à se protéger mutuellement. Puis, à peine l'humidité se fait-elle sentir derechef, qu'à cet état de léthargie succède chez les mousses une vie nouvelle : aspirant à longs traits la précieuse liqueur, les tiges se redressent et se raffermissent, les feuilles s'étendent et se meuvent en tous sens ; toute la plante oscille et

(1) *Jahrbuch des schweizer Alpenclub*, 1867-68.

s'étire voluptueusement, jusqu'à ce qu'enfin, saturée d'humidité, elle se repose dans une douce immobilité.

L'affreux chaos d'éboulis que présentent certaines alpes occidentales nous dit assez ce qui arrive quand les forêts et les mousses, ces fidèles alliés, n'exercent plus leur action bienfaisante. Si le nombre des pâtis alpestres diminue en Suisse d'une manière sensible, ce n'est pas seulement un effet fâcheux de l'*Ueberstossung* (1), c'est-à-dire de la coutume qui a prévalu, contrairement aux vieux règlements, de mettre sur une alpe plus de têtes de bétail qu'elle n'en peut nourrir ; c'est encore et surtout la suite



ÉBOULEMENT DANS LES ALPES.

de cette déforestation imprudente des pentes, dont j'ai déjà touché quelques mots. Dans plus d'un canton on s'efforce d'enrayer le mal ; on augmente le nombre des *Bannwälder* ou futaies mises en interdit ; on prescrit aux montagnards l'enlèvement annuel des pierres tombées d'en haut ; on les oblige à en faire des barrières pour briser à son origine la course des lavanges, ou des murs de soutènement au flanc des terres qui s'écroulent. On s'est même avisé, dans quelques districts, de suppléer aux arbres absents par des plantations de longs pieux ou par des murs latéraux, chargés, comme on dit, de « clouer » l'avalanche. De menus arbustes, des rhododendrons, des bruyères, des myrtilles, et jusqu'aux mousses et aux herbes, suffisent également, dans certains cas, à

(1) On appelle *Stoss* l'aire variable de terrain qui suffit à nourrir, pendant les mois d'estivage, une vache ou la quantité de bêtes mangeuses qui équivalent à une vache, savoir : deux génisses, ou quatre veaux, ou cinq moutons, ou dix chèvres, etc.



CHAMOIS SOUS L'AVALANCHE.

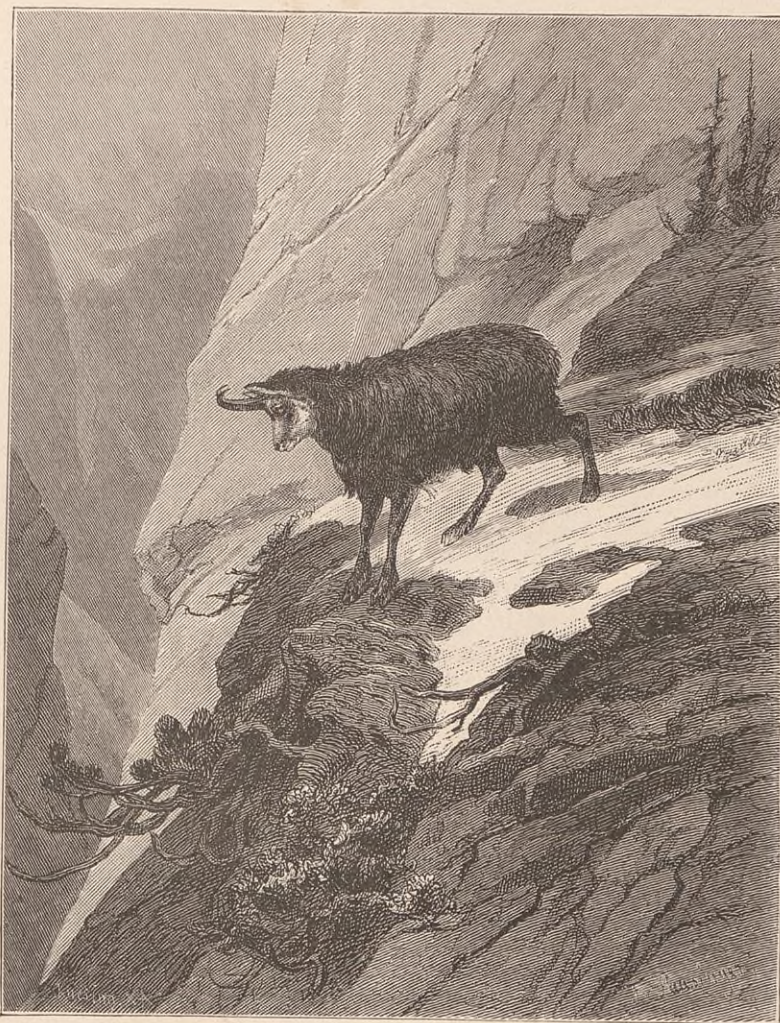
empêcher le glissement des neiges. Ajoutons qu'on s'attache de nos jours à répandre parmi les populations alpestres, qui toutes savent lire et aiment à lire, une foule de manuels agricoles où sont indiqués les divers moyens d'améliorer, d'assainir, de drainer le sol qu'elles habitent.

III

On pourrait croire que la Suisse, avec ses montagnes si difficilement accessibles, ses vallées profondes et sinueuses, est par excellence le pays des grands quadrupèdes; il n'en est pas tout à fait ainsi. « De tous côtés, dit le peintre du monde alpestre (1), la culture victorieuse enserre le désert, les forêts s'éclaircissent, les chalets se rapprochent de plus en plus des solitudes; l'homme hante les recoins les plus sauvages; chasseurs et vachers, herboristes et chevriers, pénètrent de toutes parts dans les entonnoirs et les labyrinthes rocheux des hautes Alpes. »

Pour commencer, le cerf et le chevreuil ont disparu de la Suisse; les bouquetins s'en vont, et les chamois eux-mêmes menacent de s'éteindre. Que nous sommes loin de l'époque légendaire, où ces jolies antilopes des Alpes se voyaient à l'état privé par troupes innombrables, et où les « petits hommes » sauvages confectionnaient de leur lait des fromages exquis! Ces bêtes inoffensives et sociables ont fui devant l'homme et devant ses armes perfectionnées; elles sont allées se musser dans les replis les plus inconnus du labyrinthe helvétique; encore ont-elles eu beau fuir, leur ennemi les a relancées jusqu'en leurs cachettes, et en a fait un tel carnage qu'un jour prochain la chasse finira faute de gibier.

Chacun a pu, dans l'Oberland, où tout est aménagé en vue du touriste, se payer le plaisir de contempler un chamois captif et même celui de lui donner à manger dans le creux de la main. Chacun a pu, de la sorte, admirer à l'aise les cornes noires et crochues de ce ruminant, son corps trapu autant qu'élastique, son pelage tour à tour, selon la saison, gris blanchâtre ou roux comme celui du chevreuil; mais l'aspect de ces pauvres bêtes emprisonnées ne dit rien de leurs mœurs et de leur genre de vie.



CHAMOIS.

(1) Tschudi, *Die Alpenwelt*.

On distingue en Suisse deux espèces de chamois : ceux des forêts ou *Waldthiere*, et ceux des cimes ou *Grätthiere*. Les premiers, plus sédentaires parce qu'ils trouvent en tout temps, aux lieux qu'ils hantent, abri et pâture, vivent ordinairement seuls ou par paires. Les autres, ceux des hautes régions, sont sans doute, ainsi que les bouquetins, des *outlaws* de leur race. Ces *Heimathlosen*, comme on dit en Suisse des individus qui n'ont nulle part le droit de cité, mènent une vie essentiellement nomade et agitée : à chaque saison, ils changent de quartiers. L'été, ils se retirent sur les crêtes extrêmes, ne venant que deux fois par jour, au lever de l'aurore et un peu avant le coucher du soleil, brouter au-dessous de leur gîte les pousses tendres de rhododendrons et les spécimens les plus



CHASSEUR DE CHAMOIS.

précieux de cette belle flore alpine chère aux botanistes. L'hiver est pour eux le vilain moment. N'ayant point, à l'instar de la marmotte, le privilège de s'engourdir quelques mois durant, il leur faut, quand la faim les presse, se hasarder sur les pentes basses, abruptes et bien exposées, où la neige n'est pas trop épaisse, et où, avec leur sabot, ils peuvent déterrer des brins de mousse flétrie, des touffes de gazon maigre et des racines. Certains d'entre eux, plus circonspects, ne quittent jamais la région des névés, hibernant sous les grands sapins où ils trouvent lichens et branches à manger ; quelques-uns, les plus avisés, se retirent à propos dans les meules de foin, où ils mènent une vie de délices, à couvert des intempéries.

Les chamois des cimes vivent par troupes souvent fort nombreuses. Les vieux boucs, que l'âge a rendus moroses, font seuls exception. Comme toutes les bêtes alpestres, ces animaux ont grand'peur du *föhn*, et, quand souffle ce vent du sud, ils gagnent le versant nord des montagnes ou se réfugient dans les *creuses* les mieux abritées. Le *Roc noir*, qui s'élève au milieu du cirque de glaciers qu'on aperçoit du haut de l'alpe de l'Allée, entre les vallées d'Hérens et de Zinal, est, paraît-il, en toute saison, un de leurs séjours favoris. Ces ruminants connaissent d'ailleurs parfaitement les endroits exposés aux avalanches, et les montagnards qui ont pu observer leur manège affirment qu'au temps de la fonte ils évitent avec beaucoup de flair les lieux où il suffit même de la commotion imprimée à la colonne d'air par les chutes de neiges pour balayer les chalets et leurs habitants. Ces précautions ne les sauvent pas toujours de l'atteinte mortelle des lavanges. Dans le val Canali, en Tyrol, on a retrouvé une fois le corps d'un chamois en parfait état de conservation et bon à manger sous la neige d'une énorme avalanche qui avait mis deux années à fondre. Parfois aussi ils périssent sous les pluies de pierres.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE
JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

très-richement illustré

LES CINQ PREMIÈRES ANNÉES (1873-1877) FORMANT DIX VOLUMES GRAND IN-8 ET CONTENANT PLUS DE 3000 GRAVURES SONT EN VENTE

Ce nouveau recueil est une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire sainte, les arts et l'industrie, etc., par :

MM^{mes} COLOMB, EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, MARIE MARÉCHAL, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. H. ASSOLANT, DE LA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, RICHARD CORTAMBERT
LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AMÉDÉE GUILLEMIN, TH. LALLY, ÉTIENNE LEROUX, J. LEVOISIN, ERNEST MENAULT
EUGÈNE MULLER, LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

et est

ILLUSTRÉ DE 3000 GRAVURES SUR BOIS

d'après les dessins de

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BONNAFOUX, BOUTET DE MONVEL, CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY
HUBERT CLERGET, FAGUET, FÉRAT, FERDINANDUS, E. GILBERT, GODEFROY DURAND, KAUFFMANN, KÖERNER, LIX
A. MARIE, MESNEL, MOYNET, A. DE NEUVILLE, J. NOEL, P. PHILPPOTEAUX
RÉGAMEY, RIOU, SAHIB, SORRIEU, TAYLOR, THÉRON, VALNAY

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages grand in-8 paraît le samedi de chaque semaine

Prix du numéro : 40 centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume : 10 francs.

Prix de l'abonnement pour Paris et les départements. UN AN : 20 francs. — SIX MOIS : 10 francs.

Le prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes.

un an, 22 fr.; six mois, 11 fr.

Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin de chaque année.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.